

1.

– Si vous pouviez desserrer les menottes un chouïa...

– Je reconnais qu’elles ne sont guère adaptées à un gabarit comme le vôtre, compatit le commissaire Pillière depuis le palier du second. Mais c’est la procédure.

La prévenue mesurant exactement cinq mètres quatre-vingt-trois sans talons, l’interrogatoire se déroulait dans la cage d’escalier du poste de police. La girafe Ramona était assise sur le ciment froid du sous-sol, menottée, en l’absence de radiateur, à une simple conduite de gaz.

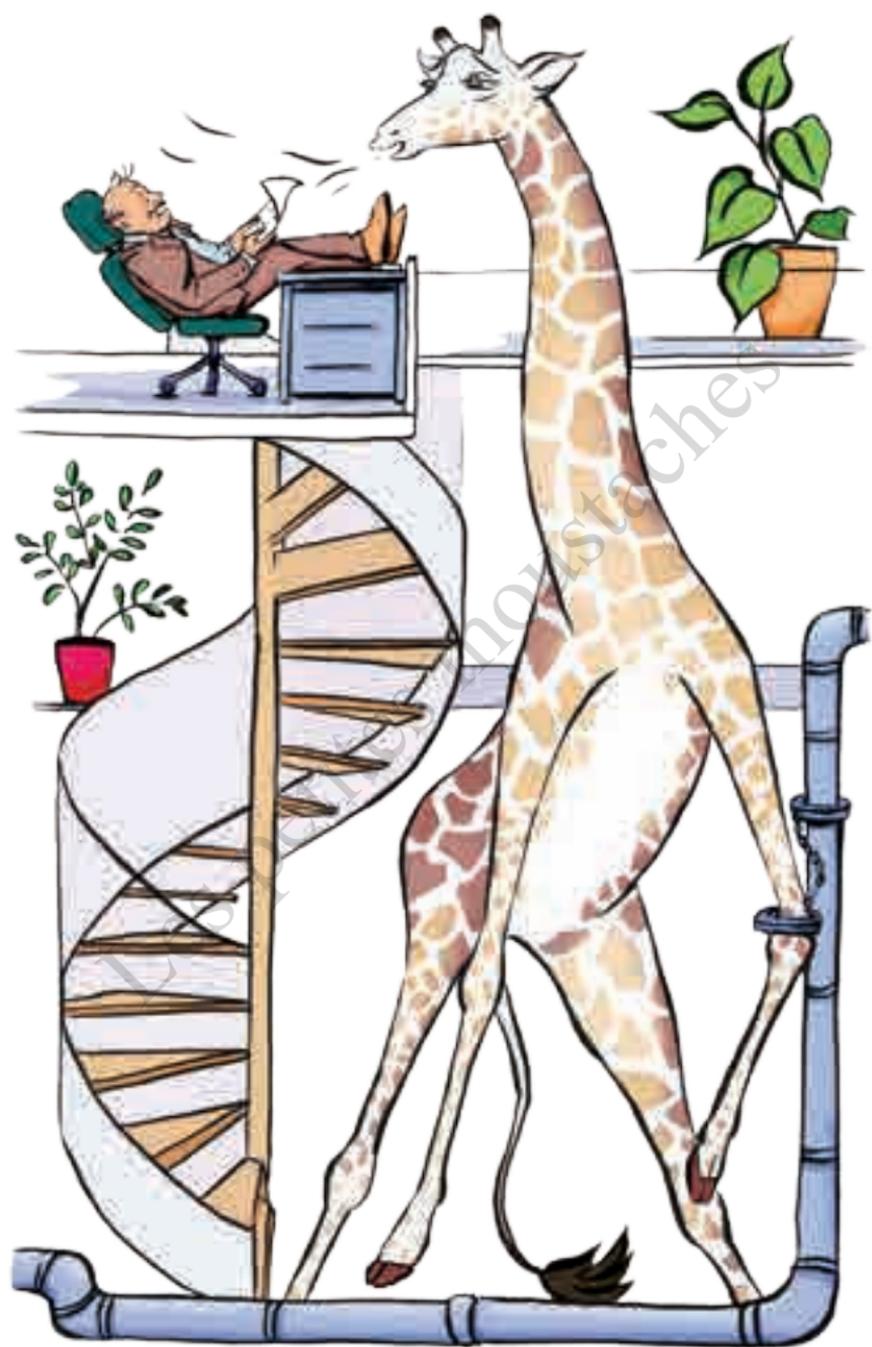
Les pieds croisés sur son bureau métallique, dont le transport jusqu’au deuxième étage avait démis quelques vertèbres à ses hommes, Serge Pillière se cherchait une contenance. Son malaise tenait moins au vide abyssal sur sa gauche qu’aux grands yeux de l’ongulée qui, même dans cette position soumise, le dominait encore d’une tête.

Au fond, cet animal n'inspirait aucune aversion au policier : ses propres enfants avaient longtemps semé des girafes sous les lits, entre les coussins du canapé, dans le grille-pain ou dans leur assiette de purée. Il se souvenait notamment de ce célèbre modèle en caoutchouc avec des joues roses et un nom de fillette du style Christelle ou Valérie – un *collector vintage*, selon son épouse qu'il comprenait décidément de moins en moins. Mais le spécimen qui lui faisait face ce soir n'avait pas les traits poupins d'un jouet. Le commissaire voyait là une girafe dans la fleur de l'âge, encore jeune mais aguerrie déjà aux affres de l'existence, comme le suggéraient les charmantes ridules de son visage fuselé. Non moins charmantes étaient ses longues pattes, qui avaient émerveillé les policiers au sortir du fourgon, en dépit d'un *genu valgum* assez prononcé.

– Bon, reprenons, dit Pillière en recoiffant sa mèche cache-misère malmenée par les courants d'air. Vous vous trouviez donc au zoo de Vincennes, ce mardi vers 18 heures. Mais que fabriquez-vous au zoo un soir de semaine, d'abord ?

– Mais enfin, sergent...

– Commissaire.



– Mais enfin, monsieur le commissaire, c'est là que j'habite !

– Ah oui. C'est vrai. Que voulez-vous, la procédure... Donc, vous habitez au zoo, et comme ça, sur un coup de tête, vous décidez de dévorer un lion !

Pillière s'efforçait d'affirmer son autorité, mais lui-même trouvait le résultat médiocre. Si quelqu'un était intimidé dans cette cage d'escalier, c'était bien lui. Le moindre battement de cils de la créature suffisait à lever une brise, tandis que son haleine, chargée de chlorophylle et de viande, soufflait bourrasque sur bourrasque. Et il n'osait imaginer les effets d'un éternuement...

– Mais puisque je vous répète que c'était un accident, monsieur l'inspecteur ! Et puis, croyez-moi, cela n'avait rien d'un coup de tête. Cela faisait des semaines, des mois que le feu couvait. Mais c'est une si longue histoire...

– J'ai tout mon temps, rétorqua le commissaire sans en penser un traître mot.

Ramona soupira, transformant la mèche de Pillière en une sorte de crête désaxée.

– Alors voilà, commença-t-elle d'une voix trémulante. D'aussi loin qu'il me souvienne, j'ai toujours vécu au zoo. Pas plus qu'une autre je ne me rappelle mes premiers jours,

mais j'imagine que je suis née comme Eiffel ou Allumette : entre deux bottes de foin à côté du groupe électrogène, au bord du bassin plein de chlore. Je n'ai jamais connu mon père – plus exactement, je ne sais s'il faisait partie de notre groupe ou s'il s'est signalé à maman sous forme anonyme et congelée. À tout prendre, je préférerais encore la deuxième solution, car cela me chiffonnerait d'apprendre que je serais un rejeton d'Asparagus, ce vieux fou qui pose son menton dans les nids des moineaux afin qu'on lui serve des asticots. Mais je ne connaîtrai jamais la vérité, maintenant que maman n'est plus là, paix à son âme... Enfin bref, j'ai toujours vécu au zoo de Vincennes, depuis environ une quinzaine d'années – vous permettrez à la demoiselle que je suis de rester vague à ce sujet. Comment ça, la procédure ? Seize ans et demi, vous êtes content ?

Honnêtement, je dois admettre que j'ai toujours été bien traitée. Je n'ai jamais éprouvé la faim, lieutenant, ni les grands froids ni la sécheresse. Personne n'a vécu cela dans notre harde, pas même Asparagus qui prétend que dans le monde libre chaque girafe possède une télé couleur et une Cadillac. Non, côté confort on n'a jamais eu à se plaindre. C'est certes un peu étroit, surtout pour se déroutiller les

gambettes, mais bon, un corps trop musclé ce n'est pas tellement joli non plus...

On s'amuse bien avec les copines : on singe la démarche traînante des ados, ou leur façon de mâcher le chewing-gum ; on fait du gringue aux basketteurs, des clins d'œil aux gamins quand leurs parents ont le dos tourné, on se cache derrière des arbres ou on se fige comme des statues... Mais il faut bien admettre que, côté garçons, ce n'est pas Byzance. Ce qui nous ramène donc à Bouly... Oui, Bouly, le lion que j'ai malencontreusement ingéré. Vous n'écoutez que d'une oreille, capitaine !

Un beau jour, il y eut un gros arrivage du côté des fauves. Ce devait être au mois de décembre. Oui, c'est ça, décembre : Killian, notre nourrisseur, portait encore cette vieille écharpe en kilt que sa mère allait lui remplacer à Noël, et puis surtout c'étaient les grands mouvements de fin d'exercice comptable : vous savez, quand il reste des crédits non épuisés et qu'il faut vite les dépenser sous peine de les voir partir en fumée. Dans ces cas-là, la direction du zoo aime s'offrir des petits cadeaux. L'an dernier c'était un pistolet à cacahuètes, et cette année, donc, ce furent des lions : Bouly et Sharon, un mâle et une femelle. De vous à moi, je pense qu'ils

formaient déjà un couple au départ, car j'ai toujours vu cette pimbêche sur son dos. Sans exagérer, lieutenant, mon Bouly ne pouvait pas s'éloigner de trois mètres sans qu'elle lui colle au train ! Ils n'avaient pas d'enfants, ou bien ils les avaient laissés au pays, je ne sais pas. C'est-à-dire que lui et moi n'avons jamais pu vraiment... parler. La vie, la mort, n'auront pas daigné nous en laisser le loisir...

– Prenez donc un mouchoir, balbutia Pillière.

– Avec mon sabot attaché ?

– Avec l'autre, alors.

– Parce que vous croyez que c'est facile, d'attraper un Kleenex avec un sabot ?

– Vous vous mouchez comment, d'habitude ?

– Ça dépend. Asparagus utilise les nids. Mais d'une manière générale, je crois pouvoir dire qu'on pleure très peu.

– Vous avez déjà meilleure mine. On continue ?

– Où en étais-je ?

– M. Bouly et Mme Sharon n'avaient pas d'enfants...

– Oui, ce devait être un de ces jeunes couples soi-disant modernes, le genre *on-est-libres-comme-l'air-mais-en-fait-pas-du-tout*. Sans vouloir médire, mon général, on voyait bien que ce garçon n'était pas heureux. Il passait ses journées à somnoler, grognant quand les

lionceaux de ses collègues lui couraient dans les pattes, fusillant du regard les visiteurs qui lui donnaient du « gros minet » ou s’amusaient à l’imiter. Non, je vous le dis, monsieur l’agent, il nous aurait fait une belle dépression si...

Les mots se coincèrent dans sa longue gorge.

– Si quoi ? l’aida Pillière. Je ne vous repropose pas de mouchoir ?

– Si je n’avais pas été là, caporal ! Si Bouly n’avait pas trouvé en moi sa... sa lumière, son étoile, ce feu qu’on nomme la vie, cette flamme qu’on nomme, osons le mot, amour !

– *Amour* ? glapit Pillière.

– Oui, l’amour. Car nous nous aimions, monsieur. Et ce, depuis le premier jour, depuis ce premier regard échangé par-dessus la rivière artificielle qui sent le chlore.



2.

Pendant ce temps, dans un fourgon grillagé, l'adjoint Dentu auditionnait un premier témoin. Un témoin capital, puisqu'il s'agissait de Mme Sharon soi-même, la lionne qui avait assisté impuissante au meurtre de son compagnon. L'entrevue se déroulait à l'intérieur du véhicule, en raison des manières peu civiles dont la jeune veuve s'évertuait à marquer tout nouveau territoire. Le chef Pillière estimait en effet qu'un commissariat efficace était d'abord un commissariat propre.

Indépendamment même de cela, l'adjoint Dentu trouvait cette Sharon assez vulgaire.

– Depuis notre arrivée à Vincennes, je vous dis ! Depuis qu'on a posé la patte dans c'te ville, elle a pas arrêté de reluquer mon keum !

– En même temps, le zoo de Vincennes se trouve à Paris, fit habilement remarquer Dentu.

Le jeune policier savait que les promotions se gagnaient souvent à de petits riens, ces petits



riens qui faisaient les grands fleuves, à moins que ce ne fussent les grands écarts...

– Et alors ? répondit la lionne.

– Et alors vous avez posé la patte à Paris, madame, et non à Vincennes.

– Et qu'est-ce que vous voulez que ça me fasse ?

« C'est moi qui pose les questions », faillit répondre l'adjoint. Mais mieux valait garder ses meilleures cartouches pour la suite.

– Vous auriez dû voir ça, reprit la lionne. Et que je te fais les yeux doux, et que je te roule du popotin, et que je te croise et décroise les quatre fils de fer qui me servent de guibolles, et que je me cache dans les feuillages pour te lancer mes regards de vamp ! Le grand jeu, qu'elle nous a sorti, la grosse !

– Vous venez pourtant de sous-entendre qu'elle était maigre, pointa Dentu en faisant frétiller son stylo.

– En tout cas, elle ne risquait pas de me faire de l'ombre, grogna la lionne tout en tirant sur le collier qui la retenait prisonnière. Ce qu'il lui fallait, à mon Bouly, c'était une femelle avec du tempérament, du nerf, de l'énergie. Une nana racée, quoi. Non, croyez-moi, je n'avais aucun souci à me faire de côté-là. Ça a toujours été très fort entre Bouly et moi, vous savez. On était sur

la même longueur d'ondes, on avait les mêmes projets, le même *feeling*. C'est vrai qu'il n'en fichait pas une, mais qu'est-ce que vous voulez, c'est ça les mâles. Il me rendait heureuse et c'est tout ce que je lui demandais. Je te vengerai, mon Bouly ! Elle va payer, l'autre ongulée, ça tu me peux me croaaaar !

– Je vous en prie, madame, restons concentrés. Des projets communs, disiez-vous ?

Sharon fronça la narine :

– Bah ! disons qu'il tirait des plans sur la comète et que je ne disais trop rien. Il m'arrivait même de l'encourager, même si maintenant je m'en mords les coussinets. Vous pensez, on a que ça à faire, des plans sur la comète, quand on passe ses journées vautré dans l'herbe comme un légume. Et c'est ainsi qu'un jour lui est venue cette idée funeste. C'était peu après notre arrivée à Vincennes – peut-être même le tout premier jour. Et comme cette idée a vite tourné à l'obsession, eh bien ma foi, en bonne compagnie, j'ai encouragé mon homme. Vis ton rêve, *darling*, ou ton rêve vivra sans toi – vous voyez ce que je veux dire ?

– Mais encore ?

– Mais encore, mon Bouly il a juste écouté ses tripes. Et ses tripes elles lui disaient : « Je vais me l'avalier, cette girafe ! Bon sang je vais me l'avalier ! »

Les petites astuces

